

qui les connaît, et cet individu confirme M. Fairlie dans l'opinion déjà conçue qu'aucune nécessité quelconque (sauf, peut-être, un cas de vie ou de mort) ne saurait justifier la requête de M. Hartright, par laquelle il sollicite la rupture de son engagement. Si quelque chose pouvait ébranler ces sentiments de respectueux égards envers l'art et ses adeptes, qui sont la consolation et l'unique félicité de la misérable existence à laquelle M. Fairlie est condamné, le procédé actuel de M. Hartright aurait eu ce résultat. Il ne l'a pas eu, cependant,—sauf en ce qui concerne M. Hartright lui-même.

« Son opinion une fois exprimée,—aussi bien, du moins, que des souffrances nerveuses très aiguës le lui ont permis,—M. Fairlie n'ajoutera rien que pour indiquer sa décision relativement à la demande tout à fait irrégulière qui lui a été transmise. Un repos complet de corps et d'esprit étant pour lui de la dernière importance, M. Fairlie ne souffrira pas que M. Hartright porte atteinte à ce repos, en demeurant chez lui dans des circonstances essentiellement irritantes pour tous les deux. C'est pourquoi M. Fairlie, mettant de côté l'incontestable droit qu'il aurait de se refuser à ce que lui demande M. Hartright,—et mettant ce droit de côté, uniquement pour garder la paix qui lui est nécessaire, fait savoir à M. Hartright que celui-ci est libre de partir. »

Je pliai tranquillement cette lettre, et la classai parmi mes autres papiers. A une autre époque, je l'aurais regardée comme une insulte et ressentie comme telle ; je n'y voyais, maintenant, que l'annulation par écrit du contrat qui me liait. Lorsque je descendis dans la salle à manger, je n'y songeais réellement plus, et c'est à peine si j'en avais gardé le souvenir lorsque j'informai miss Halcombe que j'étais prêt à l'accompagner à la ferme.

—M. Fairlie vous a répondu dans le sens que vous désiriez ? me demanda-t-elle au sortir du château.

—Il m'a permis de partir, lui dis-je. Elle leva vivement les yeux sur moi ; et, alors, pour la première fois depuis l'origine de nos relations, elle prit mon bras sans que je lui offrisse. Il n'est pas de mots qui eussent exprimé, avec autant de délicatesse, qu'elle comprenait en quels termes j'avais dû être libéré de mes obligations, et qu'elle m'accordait sa sympathie, non pas comme on l'accorde à un inférieur, mais à titre d'égale et d'amie. Je n'avais pas ressenti l'insolente lettre de l'homme, mais l'expiatoire bonté de la femme m'alla au cœur.

En cheminant vers la ferme, nous combinâmes que miss Halcombe entretrait seule, et que je l'attendrais au dehors de la maison, mais à portée de la voix. Nous réglions ainsi les choses, craignant que ma présence, après ce qui s'était passé la veille au soir dans le cimetière, ne réveillât les terreurs nerveuses d'Anne Catherick, et n'ajoutât aux méfiances que devaient lui inspirer les prévenances d'une dame qu'elle allait voir pour la première fois de sa vie. Miss Halcombe me devança, dans l'intention de parler d'abord à la femme du fermier (sur le bon vouloir et l'assistance de qui elle savait d'avance pouvoir faire fond), tandis que je resterais à quelques pas de l'habitation.

Je m'étais attendu à y demeurer seul assez longtemps. Cinq minutes cependant s'étaient à peine écoulées, quand, à ma grande surprise, miss Halcombe reparut.

—Anne Catherick refuse-t-elle de vous voir ? lui demandai-je, étonné.

—Anne Cathrick est partie, répondit miss Halcombe.

Partie !

—Partie avec mistress Clements. Toutes deux ont quitté la ferme, ce matin, à huit heures...

Je ne trouvai pas une parole,—je sentais seulement que notre dernière chance de découvertes s'était évanouie avec ces deux femmes.

—Tout ce que mistress Todd sait de ses hôtes, je le sais aussi, continua miss Halcombe, mais je n'en suis pas plus éclairée qu'elle ne l'est elle-même. Elles sont revenues saines et sauvées, hier soir, après vous avoir quitté, et, comme à l'ordinaire, ont passé avec la famille de M. Todd le commencement de la soirée. Mais, comme on allait servir le souper, Anne Catherick les a tous effrayés en se trouvant mal subitement. Une attaque du même genre, mais moins alarmante, l'avait saisie le jour même de son arrivée à la ferme ; et ce jour-là, mistress Todd crut pouvoir attribuer à quelque nouvelle qu'Anne aurait lue par hasard dans notre journal de comté, posé accidentellement sur une table, et qu'elle venait de prendre depuis une ou deux minutes.

—Mistress Todd saurait-elle donc quel passage de ce journal a pu l'affecter à ce point ? demandai-je avec empressement.

—Non, répondit miss Halcombe ; elle l'avait déjà parcouru, et n'y avait rien trouvé qui pût causer une telle agitation. Je lui ai cependant demandé de l'examiner à mon tour, et, dès la première page, j'ai constaté que le rédacteur de cette feuille avait grossi, aux dépens de nos affaires de famille, sa petite provision de nouvelles, en publiant, entre autres annonces tirées des journaux de Londres, et sous la rubrique "Marriages in High Life", les projets d'union relatifs à ma sœur. J'en ai immédiatement conclu que ce paragraphe était la cause de la singulière commotion subie par Anne Catherick ; et j'ai cru y découvrir aussi l'origine de la lettre que, le lendemain, elle a dépêchée au château.

—Ni l'une ni l'autre hypothèse ne saurait faire l'objet du moindre doute ; et maintenant, ne vous a-t-on rien appris

sur les causes probables de cette seconde attaque, survenue hier soir ?

—Absolument rien. Un mystère complet enveloppe cette partie de l'histoire. Aucune personne étrangère à la famille n'était, à ce moment, dans la chambre. Il n'y avait, arrivant du dehors, que notre fille de laiterie, laquelle, vous le savez, est une des filles de mistress Todd. La conversation roulait exclusivement, comme à l'ordinaire sur les commérages de la localité. Tout à coup, et sans le moindre motif apparent, on entendit cette jeune fille pousser un cri on la vit pâle comme la mort. Mistress Todd et mistress Clements l'emmenèrent dans les pièces du haut, et mistress Clements y resta près d'elle. On les entendit causer jusqu'à une heure très avancée de la nuit, et ce matin, de bonne heure, mistress Clements, prenant à part mistress Todd, l'étonna au delà de toute expression, en lui déclarant qu'elles étaient obligées de partir. La seule explication que celle-ci put arracher à sa parente fut qu'il était survenu quelque chose, sans la faute d'aucun des gens de la ferme, qui forçait Anne Catherick à quitter immédiatement Limmeridge. Pousser de questions mistress Clements eût été parfaitement inutile. Elle se bornait, pour toute réponse, à secouer la tête et à supplier que, pour l'amour d'Anne, on cessât de l'interroger. Très sérieusement agitée elle-même, à ce qu'il paraissait, elle se bornait à répéter qu'Anne partirait, qu'elle partirait avec Anne, et que l'endroit où elles étaient forcées d'aller chercher refuge resterait un secret pour qui que ce fût au monde. Je vous épargne le détail des remontrances hospitalières de mistress Todd, et des certains refus qu'elles provoquèrent. A la fin, elle a conduit ces deux femmes, en voiture, à la station la plus voisine, il y a maintenant plus de trois heures. Chemin faisant, la bonne femme a essayé plus d'une fois, mais sans succès, de les amener à des excuses